

INSTITUT DE FRANCE.

---

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

---

FUNÉRAILLES

DE

M. MILLER

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Décédé à Cannes le 9 janvier 1886.

---

DISCOURS

DE

M. G. PARIS

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE.

---

MESSIEURS,

Depuis notre dernière séance, j'ai appris et j'ai la douleur d'annoncer à l'Académie la mort de notre savant confrère, M. Emmanuel Miller. Miné depuis plusieurs mois par une redoutable maladie, dont il avait cru pouvoir

---

NOTA. — Les funérailles n'ayant pas eu lieu à Paris, ce discours a été lu à l'Académie dans la séance du 15 janvier 1886.

trionpher, mais qui dès le début avait laissé peu d'espoir aux siens, M. Miller était parti, il y a peu de temps, pour les bords de la Méditerranée. C'est à Cannes que la mort l'a atteint, le 9 janvier. D'après son désir, ses restes reposeront près de Metz, dans un pays qu'en se mariant il avait adopté comme une seconde patrie, et qui lui était peut-être devenu plus cher encore depuis qu'il l'avait vu si cruellement arraché de la France, et saignant toujours du démembrement.

M. Miller avait été élu membre de notre Compagnie le 29 juin 1860. Ce furent MM. Hase et Egger qui exposèrent ses titres : c'est dire que ces titres étaient du domaine de la philologie grecque et byzantine. M. Miller était avant tout un excellent paléographe; il s'était formé à l'école de ce maître à la fois ingénieux et exact qui fut M. Hase, et dont il occupa plus tard la chaire à l'École des langues orientales vivantes. Comme lui, M. Miller était surtout attiré vers les coins inexplorés du vaste domaine de l'antiquité hellénique; il aimait mieux, en fouillant curieusement dans les replis ou les rebuts de la grande mine ouverte à la Renaissance, y chercher des filons inconnus ou mal à propos dédaignés, que de travailler, avec la foule toujours renouvelée des savants, à la mise en œuvre et en valeur des trésors déjà mis au jour. Il fut plus d'une fois favorisé, dans ces recherches souvent pénibles, par cette fortune qui n'est point aveugle, et qui ne fait d'heureux qu'avec les habiles. Le monde lettré tout entier applaudit à la trouvaille qu'il fit à l'Escorial, en 1843, des précieux fragments de Nicolas de Damas. Quelques années après, il publiait un document d'une importance capitale pour l'histoire du

christianisme, les *Philosophumena*, qu'il crut pouvoir attribuer à Origène, et qu'il avait su reconnaître dans l'amas confus des manuscrits rapportés de Grèce par Minoïde Mynas. L'exploration des bibliothèques de la France, de l'Italie, de l'Espagne ne suffisait pas à son avide curiosité : en 1856, il étudiait les dépôts de la Russie; en 1863, il pénétrait dans les mystérieux monastères du mont Athos, où il espérait faire de nouvelles conquêtes, et jusque dans ces « météores » où la vie contemplative s'est bâti une aire inaccessible aux pas humains. Il n'en rapporta pas autant qu'il l'aurait voulu; cependant les fruits de sa mission, dont il n'a donné qu'une partie dans ses *Mélanges de littérature grecque*, auraient suffi à plus d'une ambition. Il se consola en faisant avec passion, dans l'île de Thasos, où le hasard l'avait jeté et où le retint une découverte singulièrement heureuse, des fouilles dont vous connaissez les importants résultats.

M. Miller était par excellence un esprit investigateur, et sa curiosité ne se bornait pas à l'antiquité grecque, ni même à cette littérature byzantine qu'il connut mieux que personne et à laquelle sont consacrées plusieurs de ses plus importantes publications. Il s'intéressait à l'histoire et à la littérature de Rome et du moyen âge, à l'histoire et à la littérature française des derniers siècles, et dans tous ces domaines il a fait de piquantes et profitables excursions. Avidé d'informations précises, il voulait faire partager à tous le besoin qu'il en avait et le profit qu'il en retirait : c'est dans cette intention qu'il fonda, avec M. Aubenas, en 1840, et qu'il dirigea pendant cinq ans la *Revue de bibliographie analytique*, destinée à tenir les savants, par des

comptes rendus exacts et impartiaux des ouvrages nouveaux, au courant du mouvement des études dans les divers pays de l'Europe.

Mais en même temps qu'il aimait à apprendre et à savoir beaucoup, il travaillait avec un soin minutieux ce qu'il voulait livrer au public. Il gardait pendant des années par devers lui les pièces qu'il ne trouvait pas encore assez bien accompagnées ou assez finies pour être exposées, et qu'il se complaisait à polir amoureuxment; on disait même qu'il était un peu jaloux de ses richesses, et qu'il n'aimait pas qu'on les connût avant le moment choisi pour leur exhibition : c'est qu'il voulait les montrer dans tout leur lustre. Cette lenteur, pleine de charmes pour celui qui caresse et perfectionne sans cesse une idée qu'il croit pouvoir réaliser au jour voulu, n'est pas non plus sans périls : nous en faisons en ce moment la triste expérience. Notre confrère n'est pas arrivé à publier ce catalogue des manuscrits grecs de l'Escorial qu'il avait entrepris il y a plus de quarante ans, et bien des morceaux inédits se retrouveront dans ses tiroirs. Une œuvre qui lui tenait plus à cœur que tout le reste, qui aurait fait le plus grand honneur et à son nom et à la science française, reste à l'état de matériaux qui pourront difficilement être utilisés. Depuis cinquante ans, en fidèle disciple de Hase, il notait, dans ses immenses lectures d'ouvrages grecs imprimés et surtout manuscrits, les mots ou les acceptions qui manquaient au *Thesaurus* : c'était là son travail de prédilection, celui auquel il consacrait avec délices toutes ses heures de liberté. Il était arrivé à amasser des richesses surprenantes; il les avait disposées et étiquetées d'une façon qui lui permettait de

les embrasser sans peine, de les vérifier et de les augmenter constamment, mais qui, paraît-il, n'en rend guère l'usage possible à d'autres qu'à lui. Ce fut son grand souci quand la maladie le frappa, et il m'en entretenait encore dans la visite que je lui fis quelques jours avant son départ pour Cannes. « Il faut absolument, me disait-il, que je retrouve assez de forces pour terminer mon supplément au *Thesaurus*; j'ai là un amas énorme de notes qui représentent toute ma vie de travail, et dont la publication rendra un service capital à la science. Si je mourais maintenant, j'éprouverais un véritable remords à la pensée que je n'ai pas communiqué ce trésor au public. » Heureusement pour lui, la mort l'a surpris sans l'avertir, après quelques semaines pendant lesquelles il jouit de ce soleil si doux aux malades et qu'il avait tant désiré; il put croire sans doute alors qu'il lui serait donné d'achever son œuvre, et le chagrin de la voir périr avec lui fut épargné à ses derniers jours.

M. Miller était né en 1812. La plupart de ses amis, de ceux qui l'avaient aidé à entrer dans cette Académie, où il occupait le huitième rang, l'ont précédé dans la tombe. Je l'ai connu jeune encore, et j'ai pu apprécier ce que son esprit avait de souplesse, de vivacité, sa conversation de piquant et souvent de séduction. D'un caractère passionné et d'une humeur parfois inquiète et mélancolique, il avait, dans l'intimité, des gaietés pleines d'abandon et des grâces inattendues. Formé de bonne heure aux habitudes et aux manières du monde, il était tout le contraire d'un pédant : la position qu'il occupa longtemps comme bibliothécaire du Corps législatif, en le mettant en relations familières avec des personnages qui jouèrent un grand rôle politique

et social, avait donné à son intelligence encore plus d'ouverture, à sa connaissance des hommes encore plus de variété. Il laisse parmi nous des regrets unanimes, que je n'ai pu exprimer en votre nom sur sa tombe, ouverte loin de nous et au delà même de nos frontières officielles, mais dont j'ai voulu du moins me faire, devant vous, l'interprète profondément ému.



